



Élections présidentielles

*Pourquoi
Abzug, Morgan,
Brownmiller
et Lerman
disent-elles*

Oui à Geraldine Ferraro?

par Francine Pelletier

Que Ronald Reagan soit ou non réélu président des États-Unis d'Amérique le 6 novembre prochain, le précédent aura été créé : pour la première fois, une femme, Geraldine Ferraro, se rapproche du type de pouvoir politique le plus spectaculaire.

Pourquoi des sopranos du féminisme américain comme Bella Abzug et Robin Morgan misent-elles sur elle plutôt que sur Sonia Johnson du Citizen's Party, candidate à la présidence face à Fritz Mondale et à Ronnie? Et que pensent de ces élections les femmes noires, parmi les premières victimes depuis quatre ans des « reaganomics »?

Heureusement, tandis que passent les Reagan et autres nuisibles cow-boys de la droite à la mâchoire plus ou moins mulroneienne, les écrits, les idées, l'amour demeurent. Une autre grande Américaine, Kate Millett, discute ici, longuement, de ses livres, des hommes, du mouvement, de l'Amérique — cette nation livrée au lavage de cerveau — et d'amour. Et s'il y avait plus de pouvoir de changement profond dans ses propos que dans la nomination de Geraldine Ferraro?

Le mouvement féministe américain a-t-il une stratégie commune face aux élections présidentielles du 6 novembre prochain ? Pourquoi favorise-t-il le Parti démocrate de Walter Mondale plutôt que Sonia Johnson et le Parti des citoyens ? Que pense-t-il de la nomination de Geraldine Ferraro à la candidature vice-présidentielle démocrate ? Comment perçoit-il la Parti républicain et Ronald Reagan à l'heure actuelle ?

Ce sont, en gros, les questions que nous avons posées par téléphone à Susan Brownmiller, Bella Abzug, Robin Morgan et Lisa Lerman, quatre féministes américaines reconnues.¹ L'idée étant de comprendre un peu mieux les enjeux des élections américaines et, surtout, de voir comment nos «voisines du Sud» réagissent à un mégavénement dont les vagues nous rejoindront rapidement, tant sont siamoises les réalités politiques, économiques et sociales du Canada, du Québec et des États-Unis.

Le ticket gagnant ?

Si un concept symbolise l'American Way of Life, c'est bien celui des gagnant-e-s (winners) et des perdant-e-s (losers), devenu une véritable éthique individuelle et politique ! «Ronald Reagan n'a qu'une obligation face à son parti, rappelait récemment *Newsweek*, et c'est de gagner».²

Qu'elles soient impliquées ou non dans la campagne électorale, les féministes américaines ressentent aussi le besoin d'être gagnantes. Et cela ne peut vouloir dire qu'une chose : se débarrasser de Reagan, «le président le plus conservateur depuis 50 ans». C'est pourquoi, un mois avant le scrutin du 6 novembre, elles appuient massivement le Parti démocrate et le «ticket» Mondale-Ferraro. Moins par conviction que poussées par un sens pratique et un souci d'efficacité très développés.

Autre américanisme dont il faut tenir compte pour comprendre ces élections : le profond enracinement dans la vie et la politique américaines du système bipartite opposant républicains et démocrates. «Aux États-Unis, me dit Lisa Lerman, on grandit soit dans un camp, soit dans l'autre : c'est

un choix inévitable, une question de valeurs. Encore très jeune, j'identifiais les républicains à l'argent et les démocrates au libéralisme. J'ai d'ailleurs toujours voté démocrate aux élections présidentielles et je m'apprête à le refaire.»

Elle n'est pas la seule : les quatre femmes interrogées voteront démocrate. D'abord parce que les démocrates ont toujours été plus identifiés aux droits des femmes – comme d'ailleurs aux droits des groupes ethniques, des travailleurs-euses, des assisté-e-s sociaux-ales, bref, des plus démunis-e-s que les républicains, qui traînent encore une aura d'enfants de chœur et de Country Club. Cela explique aussi pourquoi bon nombre de féministes sont également des membres très actives du Parti démocrate.

À la tradition de voter démocrate, s'ajoute celle de voter, d'exercer son droit démocratique. «Je crois au vote», dit d'emblée Susan Brownmiller, et d'ailleurs «plus de femmes que d'hommes votent aux États-Unis», selon Bella Abzug.

Une bonne féministe ?

Il ne faut pourtant pas croire que toutes les féministes ont offert aux démocrates leurs votes sur un plateau d'argent. Il y avait au début de la campagne plusieurs opinions, tout comme il y a différents courants féministes. Seule NOW (National Organization of Women) a vite appuyé Walter Mondale, probablement parce que ce groupe – représentant aujourd'hui des millions



Susan Brownmiller

d'Américaines – «se sentait coupable de ne pas avoir soutenu Jimmy Carter en 1980 et d'avoir ainsi contribué à sa défaite», précise Lisa Lerman. «Mais pour bien d'autres féministes plus impliquées, comme moi, dans les mouvements de base (grassroots), il s'agit maintenant, en 1984, de forcer les candidats démocrates à se mouiller sur la question des femmes.»

Si la majorité des féministes appuient aujourd'hui Mondale, ce n'est pas pour ses qualités personnelles – «un personnage assez fade» (Susan Brownmiller), «certainement pas un premier de classe» (Robin Morgan) !!! – ou pour son intérêt dans la question des femmes, mais parce qu'il a

toujours su s'entourer de femmes intelligentes, réellement préoccupées, elles, par la situation des femmes. C'est peut-être surtout parce qu'il a choisi Geraldine Ferraro comme compagne de route.

Gerry Ferraro ? «Une vraie bonne féministe» (Brownmiller), «une vraie leader, charismatique, articulée et respectueuse à la fois» (Lerman), «une bonne législatrice, une personne 'politique' qui comprend la nature du changement et sait comment le provoquer» (Abzug) : les qualificatifs abondent quand il est question de Ferraro. Seule Robin Morgan atténue quelque peu : «Je pense facilement à 20 femmes, au moins, que j'aurais préféré voir nommées, des femmes plus radicales dont Bella Abzug par exemple. Mais une femme plus radicale n'aurait eu aucune chance...»

Pour elles, cependant, et contrairement à ce que nous avons pu croire,³ ni Ferraro ni d'ailleurs Mondale ne correspondent à «un choix conservateur». «Quant on voit ce que Ronald Reagan représente et quand on sait que le Parti républicain ne rêve que d'accrocher le virage à droite, le mot conservateur est tout simplement déplacé pour définir les candidat-e-s démocrates», poursuit Robin Morgan.

Tactique de division ?

Étant donné cette vision fondamentalement réaliste des choses, toujours plus soucieuse de pratique que d'idéologie, il était presque gênant de demander pourquoi le mouvement féministe américain n'appuyait pas Sonia Johnson, plus identifiée aux intérêts des femmes que Mondale et même Ferraro.

«Pourquoi encourager une diversion, alors que nous avons une femme vice-présidente pour la première fois dans l'histoire ?», me crie, plutôt exaspérée, Bella Abzug, qui ne croit pas, d'ailleurs, que «Sonia Johnson soit plus près des buts qui nous préoccupent». Il faut dire que Madame Abzug a été l'une des seules à prédire la nomination d'une femme à la vice-présidence démocrate, au moment où tout le monde croyait qu'il faudrait encore quatre ans. De plus, voici une femme «politique» jusqu'au bout des ongles, qui croit fermement à ce genre d'intervention. «Vous devez vous rentrer dans la tête qu'il ne peut y avoir aucun changement pour les femmes si elles ne prennent pas le pouvoir», me répète-t-elle. Elle n'a sûrement pas besoin de le répéter à ses consœurs ; elles en semblent toutes convaincues !

Les femmes interviewées, unanimes à considérer Sonia Johnson comme «une femme splendide, exceptionnelle...», sont par ailleurs partagées sur la portée de son implication politique. Comme Abzug, Susan Brownmiller pense qu'il ne s'agit pas «d'un effort sérieux» mais plutôt «d'une tactique de division». Robin Morgan croit, au con-

1/ Susan Brownmiller est connue surtout pour son livre *Le viol* Bella Abzug, avocate, ex-membre du Congrès américain et de l'administration Carter comme conseillère sur la question des femmes, est présentement au Comité national du Parti démocrate. Robin Morgan, en plus de collaborer à *Ms Magazine*, est l'auteure de *Sisterhood is Powerful. Anatomy of Freedom* et, à paraître en novembre, *Sisterhood is Global* Lisa Lerman, avocate, anciennement du Center for Women's Policy Studies (organisme qui conseille le gouvernement fédéral sur la question des femmes), est actuellement professeure invitée au Collège de droit de l'Université de la Virginie de l'Ouest.
2/ *Newsweek*, 2 septembre 1984.

3/ Éditorial «De Wojtyła à Ferraro», *LVR* septembre 1984.



Bella Abzug

traire, que c'est un «geste important» qui trace la voie «d'une alternative». Et Lisa Lerman précise : «Si les Américain-e-s s'engagent à ce point dans le sillon de la politique traditionnelle, c'est qu'ils et elles se sentent impuissant-e-s à s'exprimer autrement.»

Or, des candidat-e-s comme Jesse Jackson et, dans une moindre mesure, Sonia Johnson facilitent l'intégration d'idées plus radicales dans le processus politique. C'est pour cela qu'on les aime et même qu'on les appuie – sans pour autant voter pour eux. Car «penser qu'une femme qui parle ouvertement de viol, d'avortement, et qui accuse sans cesse le patriarcat puisse aujourd'hui partager la scène de la course à la présidence est tactiquement naïf», affirme Robin Morgan, qui a pourtant signé une pétition d'appui à Sonia Johnson.

Il faut dire, comme le fait remarquer Lisa Lerman, que la politique américaine «évite trop souvent de parler des vraies questions», engluée comme elle l'est dans le

bipartisme et dans la farouche guerre partisane qui en résulte. Cela est surtout vrai du Parti républicain qui a soigneusement évité, à sa convention nationale de Dallas, fin août, d'aborder la question des femmes même si, pour la première fois de son histoire, un nombre impressionnant de femmes prirent le micro. C'est que, face à la nomination de Geraldine Ferraro, les républicains ont du rattrapage à faire. Tout en continuant de s'opposer violemment à l'avortement et même à l'ERA (l'Equal Rights Amendment), le parti ne peut tout simplement pas se permettre d'ignorer les femmes : trop de républicaines ont déjà abandonné ses rangs alors que d'autres, dont la fille de Ronald Reagan, se disent incapables d'appuyer la nouvelle plate-forme d'ultra-droite dont vient de se doter le parti.

Une victoire incertaine ?

Mais y aurait-il vraiment plus d'acquis réels pour les femmes suite à une victoire démocrate ? «Naturellement !», répondent mes interlocutrices. Selon elles, cela garantirait l'ERA, l'avortement continuellement menacé par les politiques de Reagan, le salaire égal, la réforme des pensions,⁴ la séparation de l'Église et de l'État, une meilleure législation sur la violence sexuelle... («La première fois que j'ai vu Geraldine Ferraro, raconte Susan Brownmiller, elle est venue me dire qu'elle avait lu mon livre sur le viol. Combien d'hommes dans sa position peuvent dire la même chose ?»)

Reste à savoir si les démocrates gagne-

4/ Geraldine Ferraro vient de soumettre un projet de loi sur la question.



Lisa Lerman

ront les élections. Seule Bella Abzug en est persuadée. Robin Morgan y croyait, quoiqu'avec un certain étonnement, jusqu'au jour où les rapports d'impôt de John Zaccaro, l'époux de Madame Ferraro, firent la une des journaux. «Si la vie était juste, cette histoire n'influencerait personne. C'est un exemple flagrant de sexisme : jamais un homme à la place de Ferraro n'a été soumis à de tels interrogatoires». Susan Brownmiller aussi se dit ambivalente à l'heure actuelle et Lisa Lerman ne croit franchement pas à une victoire démocrate : «Tous les sondages, même ceux réalisés dans des États traditionnellement démocrates, indiquent l'avance parfois considérable de Reagan».

L'autre candidature

Qui a peur de Sonia Johnson

par Madeleine Champagne

Qui a peur de Sonia Johnson ? Certainement pas le républicain Ronald Reagan, à peu près sûr de gagner les élections présidentielles de novembre 1984. Même pas Walter Mondale et sa colistière Geraldine Ferraro, moins sûrs de gagner mais très certainement dans la course.

Et pourtant ces deux partis devront composer avec Sonia Johnson, une féministe convaincue qui a remporté l'investiture du Parti des citoyen-ne-s – le Citizens' Party – en août à Saint-Paul au Minnesota. Nommée sans opposition par

200 délégué-e-s venus de 26 États différents, elle aussi luttera pour la présidence des États-Unis le 6 novembre prochain.

Mais qui est Sonia Johnson ? Mère de quatre enfants, divorcée, cette femme de 48 ans est l'auteure de *From Housewife to Heretic (De ménagère à hérétique)*, un livre qui raconte sa très pénible excommunication de l'Église mormone en 1979, pour avoir publiquement défendu l'ERA, l'Equal Rights Amendment. Rappelons que cet amendement à la constitution américaine, qui aurait reconnu l'égalité des hommes et des femmes, n'a pas reçu l'appui d'un nombre suffisant d'États et n'a donc pas été ratifié.

Son sens du leadership, ses écrits et ses conférences vibrantes d'idéalisme font de Sonia Johnson une candidate intéressante, douée, sous des dehors de «femme rangée», d'une nature combative et énergique, disent les délégué-e-s du Citizens' Party.

Mais tous et toutes ne sont pas d'accord. Ainsi, en 1982, elle n'a pas obtenu la présidence de l'Organisation nationale des femmes, le NOW, malgré une lutte féroce, parce que considérée comme une fanatique par certaines dirigeantes du mouvement. NOW, on le sait, a depuis accordé son appui au démocrate Walter Mondale.

Mais alors, la réélection de Reagan traumatisera-t-elle un mouvement féministe qui lui est si opposé ? Brownmiller croit que le mouvement est déjà « fatigué », que ses militantes n'aspirent plus qu'à retrouver leur propre vie : « C'est qu'aux États-Unis nous sommes peu axé-e-s sur les mouvements politiques, nous n'avons que faire des idéologies. Chaque fois que je traverse la frontière, je m'en rends compte... »

Robin Morgan n'est pas d'accord : « Bien sûr, on ne peut prononcer ici le mot « socialisme » sans qu'il se confonde avec « communisme », mais le féminisme est quelque chose de profondément ancré dans le quotidien. Je ne crois donc pas qu'il y ait tant de déchirements. Évidemment, après l'élection de Reagan en 1980, nous avons eu nos moments de découragement. Et puis nous avons senti que les femmes retroussaient leurs manches, reprenaient leurs activités à la base, approfondissaient leur connaissance du système et des moyens de l'influencer. »

28 fois Ferraro ?

Certes, avec un clivage sexuel (gender gap) de plus en plus évident entre les suffrages masculins et féminins, le mouvement des femmes américain est aujourd'hui une force politique que les politiciens ne peuvent plus ignorer, tout comme au Canada et au Québec. Mais, contrairement à nos « voisines du Sud », nous demeurons réticentes face au jeu de la politique traditionnelle. Les 28 nouvelles députées canadiennes, par exemple, pourront-elles changer le moindre de la nature du pouvoir, ou seront-elles changées par lui ? Un mois plus tard, est-il trop tôt pour aller voir ? **FIN**

Merci à la librairie Androgyne pour les photos.



Sonia Johnson

ia Johnson?

Le parti de l'alternative

Et quel est ce Parti des citoyen-ne-s que l'on connaît peu au Canada et pas beaucoup plus aux États-Unis, dois-je le dire ? Mis au monde à Cleveland, Ohio, en 1980, par 275 délégué-e-s représentant 30 États, le Citizens' Party n'a pas d'abord été conçu comme un tiers parti, après les républicains et les démocrates, mais bien comme le deuxième parti, le parti de l'alternative.

Ces délégué-e-s de 1980 représentaient, on s'en doute, la gauche américaine : radicaux de vieille souche, jeunes apôtres de l'environnement, féministes militantes, re-

présentant-e-s des milieux syndicaux.

Bref, cette gamme assez vaste d'Américain-e-s allait de Mario Savio, un radical très connu de Berkeley qui a surtout milité dans les années 60, au docteur Barry Commoner, écologiste réputé, qui reçut d'ailleurs l'investiture du parti en 1980 (en passant, son nom était fort à propos : « commoner » veut dire citoyen, en ancien anglais).

Reconnu dès 1980 par la Commission américaine pour les élections fédérales, le Parti des citoyen-ne-s avait dès lors pour but, notamment, le contrôle par les citoyens des industries énergétiques, le gel de la construction des centrales nucléaires, la

réduction des dépenses militaires et, surtout, la participation décisionnelle des simples citoyen-e-s aux conseils d'administration des grandes entreprises américaines. En d'autres mots, que ceux-ci et celles-ci aient leur mot à dire dans les choses de l'État, au-delà de leur représentation publique et politique.

Aux élections de novembre 1980, qui menaient Ronald Reagan au pouvoir, le parti recueillait 236 146 votes, soit 0,3% de tous les suffrages exprimés à cette occasion aux États-Unis.

Doux et en colère

En dépit de ce maigre vote, fort de ses principes et encouragé par l'enthousiasme de ses membres, le Citizens' Party reprend le collier en 1984, avec la très énergique Sonia Johnson. Comme en 1980, il est inscrit dans 30 des 50 États américains. Mais cette fois avec un outil de plus : au début de l'été, la Commission fédérale pour les élections décidait que ce parti dûment accrédité recevrait 140 000 \$ du gouvernement fédéral, c'est-à-dire une somme équivalant aux fonds déjà levés par le parti, conformément aux critères établis par le Federal Matching Funds. Plus «riche»,

avec une marge de manoeuvre accrue, le parti a cependant gardé la même plateforme.

Ce parti, en fait, est le cousin germain du parti des Verts d'Allemagne de l'Ouest, *die Grünen*. Madame Johnson a d'ailleurs rencontré les dirigeants des Verts, à Bonn, en 1982, et la plate-forme fondamentale du Citizens' Party s'inspire de leur programme. À la différence près que le parti des citoyen-ne-s est plus fêru de politiques concrètes que d'idéologie.

En 1984, on retrouve toujours dans le parti des ex-démocrates nostalgiques de l'époque McGovern, McCarthy et Stevenson, des pacifistes opposé-e-s à la prolifération des armes et du nucléaire, et des

féministes. D'ailleurs un bon nombre des délégué-e-s de 84 étaient des femmes. Pour elles, le message de Sonia Johnson est clair : nous faisons partie d'une nouvelle génération de femmes, nous vous montrons le chemin en vous introduisant à de nouvelles valeurs.

À la fin de la convention de Saint-Paul, Sonia Johnson s'est levée pour inciter tout le monde à chanter «*We are gentle angry people*» (nous sommes des gens doux et en colère) et tous les délégué-e-s ont repris en coeur ce refrain, avant de se souhaiter mutuellement au moins 1% de l'électorat aux élections. Peut-être plus, qui sait ?

Sonia Johnson et le Citizens' Party, un autre baromètre de l'Amérique. FIN

Noires et pauvres

Autant en emporte Reagan

Le 4 novembre 1980, Ronald Reagan, chef du Parti républicain, est élu président des États-Unis. Représentant un nouvel espoir face à la crise économique croissante, il entreprend avec acharnement la réalisation de son programme électoral : la restructuration économique.

Deux principes fondent sa politique économique : permettre aux grandes entreprises d'accroître leur marge de profit et rétablir l'image politique et économique d'un pays dominant sur le plan international. Concrètement, le président Reagan opte, entre autres, pour des coupes massives dans les services sociaux et les budgets gouvernementaux, pour une diminution de l'impôt sur le revenu des contribuables et

par Monique Letarte

pour une augmentation du budget voué à la défense du pays.

Aujourd'hui, à la veille des élections présidentielles, les États-Unis connaissent une effervescence économique, une diminution globale du taux de chômage et une image imposante sur le plan mondial. D'au-

Ne ratez pas le prochain

Contre la grisaille de novembre, une VIE EN ROSE exotique. Le voyage et les femmes : du Brésil à l'Afrique du Nord, en passant par l'Inde et le Portugal, un article de Louise Laroze et un reportage photographique de Dulcé Araujo. Comment vivent les Turques ? Un reportage d'une collaboratrice colombienne, Cecilia Rodriguez.

tre part, ce même peuple américain a vu les fonds de Medicare coupés de 3,6 millions \$, ceux de «Medicaid» de 700 millions \$, ceux du programme d'aide aux assistés (Food Stamps) de 900 millions \$, ceux de l'aide aux familles monoparentales de 500 millions \$. L'Amérique voit donc ses pauvres devenir de plus en plus pauvres et nombreux-euses.

Or, qui s'appauvrit aux États-Unis ? Les femmes, et plus particulièrement les femmes noires, nous dit Marilyn Fower, dans une étude publiée dans la revue *Feminist Studies* du printemps 1984, portent le fardeau de la «Reaganomie». Pourquoi ? Parce qu'elles sont sur-représentées parmi les pauvres, le groupe social le plus dépendant de l'aide financière gouvernementale et le plus vulnérable à ses fluctuations.

À cause d'un passé historique de discrimination, le chômage est très élevé chez les femmes noires. Alors qu'en général, les femmes occupent déjà des emplois subalternes dans l'administration et les services, les femmes noires se situent au bas de l'échelle. Le pourcentage croissant, des femmes chefs de famille s'élevait à 47,1% en 1981 parmi les familles noires. Enfin, le relâchement actuel de la politique d'emploi des minorités favorise un nouvel essor de la discrimination.

En Louisiane, récemment, j'ai rencontré Madame Je'nell Chargois, vice-présidente de la coopérative *Southern Consumers* et membre organisatrice du mouvement *Black*

Line for Progress. À cette féministe qui a été sporadiquement active au sein du mouvement pour l'amendement des droits égaux (ERA), j'ai demandé quel était le point de vue des féministes noires sur la politique actuelle de l'administration républicaine.

Monique Letarte : *Pour commencer, madame Chargois, qu'est-ce que la coopérative Southern Consumers ?*

Je'nell Chargois : Son premier objectif est de contacter les pauvres, spécialement parmi les Noir-e-s, et de les aider à se faire une place au sein de la société. En fait, la coopérative met en commun différentes ressources investies dans les entreprises, les programmes d'éducation, les journaux, les émissions radiophoniques. Jusqu'à maintenant, en Louisiane, *Southern Consumers* a permis l'ouverture de plus de dix entreprises et a mis sur pied des programmes d'éducation qui orientent ses membres vers les affaires. *Southern Consumers* existe aussi dans treize autres États du Sud.

ML : *Et le mouvement Black Line for Progress ?*

JC : *Black Line for Progress* est beaucoup plus politique qu'économique. Il essaie d'intéresser les masses à la politique actuelle ; il est important de faire comprendre à notre communauté qu'elle a son mot à dire sur les décisions prises à son sujet. Nous collaborons étroitement, aussi, avec l'Association nationale pour l'avancement des gens de couleur (NAAOF).

MC : *Quel groupe social est le plus touché par les récentes coupes budgétaires ?*

JC : Ce sont les Noir-e-s, définitivement, puisque nous sommes tout en bas de l'échelle sociale américaine. Durant les dix dernières années, certains membres de notre communauté avaient atteint le premier échelon de la classe moyenne, mais depuis les coupes massives dans les services sociaux et les budgets gouvernementaux, notre communauté s'appauvrit. De plus en plus de Noir-e-s se retrouvent sans toit et avec très peu à manger. D'ailleurs, nous avons constaté dernièrement une augmentation significative du taux de suicide. Oui... lorsqu'on parle de coupes dans les services sociaux, ce sont en grande partie les Noir-e-s qui sont pénalisés-e-s.

ML : *Et parmi les Noir-e-s, les femmes seraient-elles encore plus vulnérables ?*

JC : Il n'y a aucun doute. Chez nous, les femmes sont souvent seules à supporter la charge familiale. Cela s'explique historiquement. Ayant été amenés aux États-Unis comme esclaves, nos hommes étaient sous-payés ou pas payés du tout pour leur travail et il a toujours été plus facile aux femmes de se débrouiller pour apporter le pain quotidien. Aujourd'hui, parmi nos pauvres, ce sont toujours les femmes surtout qui ont le fardeau des responsabilités familiales ; elles ont donc besoin de plus de services sociaux possible.

numéro: les voyageuses !



Qu'est-ce qui fait chanter Giovanna Marini et ses compagnes ? Une entrevue de Lucia Malvisi. Mais aussi LES DESSOUS DOMESTIQUES, l'économie domestique analysée par des chercheurs du CSF, un «portrait» des 28 nouvelles députées fédérales, etc.

En kiosque dès le 27 octobre !

ML : Quel serait le groupe suivant à subir les effets des coupes budgétaires ?

JC : Je dirais que ce sont les femmes blanches, car elles aussi sont discriminées dans l'emploi ou se retrouvent au bas de l'échelle. De plus, un nombre grandissant de femmes blanches se retrouvent seules pour élever leurs enfants, essayant comme nous de rejoindre les deux bouts.

ML : Dans le fait que les femmes blanches et noires sont parmi les plus affectées économiquement, voyez-vous une nouvelle base d'unité ?

JC : Oh oui ! Et je la vois presque tous les jours. Régulièrement, les féministes blanches et noires s'assoient autour d'une même table pour discuter les solutions possibles. Et je crois que, de part et d'autre, nous voyons la nécessité de nous unir. Je dirais que c'est peut-être le seul point positif de la politique de Reagan ! Dans la misère, les gens se tiennent les coudes.



Je'nnell Chargois

ML : Selon vous, quelles sont les divergences entre féministes blanches et noires ?

JC : Nous avons des perceptions différentes de la famille. Les féministes blanches semblent pouvoir balancer complètement le concept «famille» hors de leur vie. Nous, les femmes noires, nous désirons travailler et être égales, mais la famille prend toujours une place importante dans notre quotidien. De plus, la femme noire respecte beaucoup l'homme, non qu'elle le considère supérieur, mais plutôt égal et digne de respect. Les féministes blanches respectent de moins en moins l'homme, je crois.

ML : Et quels seraient les points communs ?

JC : Les femmes blanches comprennent très bien nos problèmes et nous soutiennent ; les chances de coalition sont donc meilleures. Même au niveau du travail, une Noire a plus de chances d'être emba-

chée par une femme blanche que par un homme. Aussi, le mouvement féministe blanc progressant plus rapidement, il stimule les féministes noires.

ML : Que pensez-vous de la nomination de Geraldine Ferraro à la vice-présidence du Parti démocrate ?

JC : J'en suis très contente, même si je n'appuie pas la politique du Parti démocrate. À cause de cette candidature, je voterai pour eux. Et c'est la position des autres femmes noires politiquement conscientes. Malheureusement, une trop grande partie de notre peuple ne se soucie guère d'analyse politique et je dirais qu'à 60% au moins, les femmes votent comme les hommes, si elles votent.

ML : Qu'envisagez-vous pour résoudre le problème ?

JC : Il faut redonner confiance à notre peuple. Notre race a un passé d'humiliation et de servitude et ces chaînes ne se brisent pas aisément. Le problème de l'Amérique noire n'est pas l'Amérique blanche, mais l'Amérique noire elle-même. Cette confiance s'acquiert par l'éducation et par un travail de conscientisation, ce que *Southern Consumers* et *Black Line for Progress* essaient de faire. En ce sens, nous trouvons que Jesse Jackson a apporté énormément au peuple noir, car il a réveillé un certain espoir... FIN

«... et se dressant de toute sa taille, sa voix s'élevant comme le tonnerre, elle demanda : «Et ne suis-je pas une femme ? Regardez-moi ! Regardez mon bras ! J'ai labouré et planté et engrangé et aucun homme ne pourrait me tenir tête. Et ne suis-je pas une femme ?»

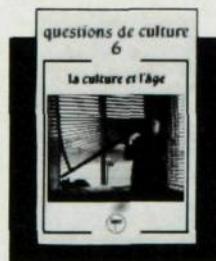
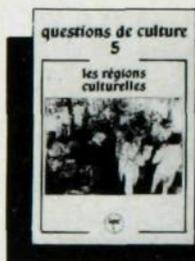
SOJOURNER TRUTH

CONVENTION POUR LES DROITS DES FEMMES,

28, 29 MAI 1851

P • U • B • L • I • C • A • T • I • O • N • S

LES
RÉGIONS
CULTURELLES



LA
CULTURE
ET
L'ÂGE

Dans ce numéro, les auteurs tentent de rendre compte de la réorientation de la recherche dans le secteur de l'histoire socio-culturelle du Québec depuis une dizaine d'années. Cette recherche est caractérisée par l'étude d'espaces régionaux limités ainsi que par une nouvelle approche de l'histoire du milieu rural, de mieux en mieux contrasté avec le milieu urbain. L'étude de cinq régions (la Mauricie, le Bas-Saint-Laurent, l'Outaouais, les Cantons-de-l'Est et Montréal) ainsi que des réflexions théoriques témoignent de la vitalité de cette nouvelle approche de l'histoire des régions.

«Le monde d'aujourd'hui et de demain peut-il se payer le luxe de négliger la richesse, la collaboration de ce groupe de personnes de plus en plus nombreux qui, en 1984, arrive au seuil de la vieillesse, en étant disponible pour travailler à un ordre nouveau, qui seul permettra un nouvel art de vivre?»

Tels sont à la fois le souhait et la question formulés dans la présentation de ce numéro auquel une douzaine de collaborateurs (psychologue, historien, professeur, gérontologue, écrivain...) ont apporté une réponse, chacun à sa manière, poétiquement ou scientifiquement.

QUESTIONS DE CULTURE 5
LES RÉGIONS CULTURELLES
189 pages 12,00 \$

QUESTIONS DE CULTURE 6
LA CULTURE ET L'ÂGE
198 pages 12,00 \$

Ces ouvrages sont disponibles dans toutes les librairies ou à :



Institut québécois
de recherche sur la culture
93, rue Saint-Pierre
Québec (Québec)
G1K 4A3
tél.: (418) 643-4695